LES FEMMES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Nation, le 19 Avril 1793.

PAR C. A. DUMOUSTIER.





A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe. N° 477.

AN DIX. (1801.)

PERSONNAGES.	ARTISTES.
MAD. DE SAINT-CLAIR, veuve,	*Contat.*
EUGÉNIE, fille de madame de Saint-Clair,	*Lange.*
CONSTANCE, jeune veuve, mère et nourrice, nièce de madame de Saint-Clair.	*Emilie-Contat.*
MAD. D'ORVILLE, mère de madame de Saint-Clair,	*Mézeraí.*
MAD. DE COURTMONDE, connaissance de la famille,	*Thénard.*
JUSTINE, suivante,	*Devienne.*
LISIDOR, oncle de Germeuil,	*Fleury.*
GERMEUIL, officier, âgé de dix-huit ans,	*Dupont.*
DUBOIS, valet de Lisidor,	*Dazincourt.*

La Scène se passe dans un château voisin de Paris, appartenant à Mad. de Saint-Clair, qui s'y trouve rassemblée avec sa famille.

LES FEMMES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, JUSTINE.

JUSTINE, *assise et cousant, à Eugénie qui entre d'un air rêveur.*

A-T-ON déjà soupé ?

EUGÉNIE.

Pas encore, j'imagine.

JUSTINE.

Et vous sortez de table ?

EUGÉNIE.

Ah! ma pauvre Justine!.....

JUSTINE.

Quoi! toujours des soupirs!

EUGÉNIE, *soupirant.*

Germeuil n'a pas mangé.

JUSTINE, *souriant.*

Ni vous non plus ?

EUGÉNIE.

Hélas ! combien il est changé !

Sa pâleur . . . .

JUSTINE.

Sa pâleur est toute naturelle :

Il est convalescent.

EUGÉNIE.

Tu crois?

JUSTINE, *en confidence.*

Mademoiselle,

Je vous crois, entre nous, plus malade que lui.

EUGÉNIE.

Il est vrai que ce soir. . . . .

JUSTINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui :
J'ai suivi les progrès de votre maladie.

EUGÉNIE.

De ma maladie.

JUSTINE.

Oui ; c'est une épidémie
Dont la malignité gagne dans la maison.

EUGÉNIE.

Ciel !

JUSTINE.

Je vous dis que c'est une contagion.
Par un coup du hazard sept femmes rassemblées,
Vivaient presque d'accord dans le monde isolées ;
Et dans notre château, nous ignorions, hélas !
S'il habitait encor des hommes ici-bas.
Madame votre mère en avait, par prudence,
Chassé le jardinier, de peur de médisance.
Cela n'empêchait pas que, tout le long du jour,
Le couvent ne parlât de tendresse et d'amour ;
Qu'on y traitât les lois de la galanterie
Et l'art insidieux de la coquetterie.
Mais combien ce qu'on fait vaut mieux que ce qu'on dit !
Tous nos amours alors se passait en récit. . . . .
Enfin Germeuil parait, et l'action commence.
Homme, il était proscrit : cependant sa souffrance,
Sa jeunesse, ses yeux abattus de langueur,
Tout de l'arrêt fatal adoucit la rigueur.
Un officier mourant, au printems de son âge,
Par la fièvre surpris au milieu d'un voyage,
Qui, d'une voix touchante, aux pieds de la Beauté,
Vient réclamer les droits de l'hospitalité ;
Rarement à ses vœux la trouve inexorable.

EUGÉNIE, *vivement.*

Eh ! qui n'eût eu pitié de son sort déplorable !

JUSTINE, *à part.*

L'amour, qui prend souvent le nom de l'Amitié,
Emprunte quelquefois celui de la Pitié.

(*Haut.*)

L'humanité séduit le cœur de l'innocence
Et la compasion va plus loin qu'on ne pense.

EUGÉNIE.

Mais, où peut-elle aller ?

JUSTINE.

Je ne sais, mais enfin
Tout le monde en ces lieux semble avoir du chagrin.
Notre jeune malade est en convalescence ;
On n'en est pas plus gai, sur-tout en son absence.
Madame de Saint-Clair a perdu l'agrément
De son esprit aimable et de son enjouement.
Votre bonne maman, si causeuse et si folle,
Néglige en soupirant le don de la parole.
Madame de Courtmonde, au ton mâle et guerrier,
Professeur en amour, redevient écolier.
Notre dévote Ursule, inquiète et pensive,
Imite en gémissant, la colombe plaintive.
Mère d'un jeune fils, veuve d'un vieil époux,
Constance est insensible à des plaisirs si doux ;
Elle embrasse en pleurant, son enfant qu'elle allaite.
On dirait, à la voir sombre, morne et distraite,
Ou que ce cher enfant est prêt à la quitter,
Ou que son vieux mari vient de ressusciter.
Les fleurs sur votre teint meurent à peine écloses :
J'y vois encor des lis ; mais j'y cherche des roses.
Enfin, moi qui vous plains, je me fais peine à voir,
Et n'ose qu'en tremblant consulter mon miroir. . . . .
Mais ; Madame paraît.

SCENE II.

Mme. DE SAINT-CLAIR, EUGENIE, JUSTINE.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Pouquoi donc, Eugénie,
Sans raison, brusquement quitter la compagnie ?

EUGÉNIE.

Pardon ! Maman ; j'avais l'esprit préoccupé.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

De quoi donc ?

JUSTINE, *ironiquement.*

De quelqu'un qui n'avait pas soupé.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Justine, laissez-nous.

SCENE III.

Mme. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Ma fille, la tristesse,
De moment en moment flétrit votre jeunesse :
Vous ne vous prêtez plus à nos amusemens ;
Vous ne souriez plus à mes embrassemens ;
Vous laissez, en naissant, mourir votre génie.
Tous ces talens, qui font le charme de la vie,
Et que vous cultiviez avec tant de douceur,
Vous les abandonnez. Parlez : à votre cœur,
Près de moi, mon enfant, manque-t-il quelque chose ?

EUGÉNIE.

Vous soupirez vous-même. . . . .

Mme. DE SAINT-CLAIR, *vivement.*

Et vous en êtes cause.

EUGÉNIE.

Moi !

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Vous, ma fille.

EUGÉNIE.

Hélas !

Mme. DE SAINT-CLAIR, *confidemment.*

Peignez-moi, sans détour,
Ce que vous éprouvez.

EUGÉNIE, *naïvement.*

Je sens de jour en jour
Une mélancolie, une langueur secrète
Dont l'attrait inconnu me charme et m'inquiète.
Tantôt là, dans mon sein, c'est un abattement
Qui m'accable : tantôt c'est un enchantement.
Mes yeux sont éblouis de toute la nature ;
L'air me semble plus doux, la lumière plus pure.
Je ne sais quel génie entraîne alors mes pas :
Je poursuis un objet que je ne connais pas.
Lasse enfin de chercher une vaine chimère,
Je me dis : « Retournons dans les bras de ma mère. »
Je reviens en rêvant ; mes regards inquiets
Vous rencontrent. . . . Ce n'est pas vous que je cherchais.
Eh ! mais qui donc ! . . . . le jour, je comprime mes larmes :

Mais la nuit vient ; alors que j'éprouve de charmes
A les répandre! Non ; jamais on n'a goûté,
Avec tant d'amertume, autant de volupté.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *attendrie.*

Ma fille, votre état, je conçois ; j'ai moi-même
Eprouvé comme vous. . . . .

EUGÉNIE.

Quoi! vous pleurez!

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Je t'aime,
Et je ne saurais voir arriver sans effroi
L'instant où ton bonheur ne dépend plus de toi.
Que mon exemple au moins te préserve et t'éclaire!
Viens, mon enfant, et lis dans le cœur de ta mère.
Lorsque j'avais ton âge et ta simplicité,
Comme toi j'aspirais à la félicité.
Dans le bonheur d'autrui je croyais voir le nôtre :
Mon cœur me demandait à dépendre d'un autre. . . . .
Hélas! j'eus le malheur de rencontrer celui
Qu'involontairement tu cherches aujourd'hui.
J'admirais son maintien et son air de décence ;
Dans ces yeux la douceur, sur son front l'innocence. . . . .

EUGÉNIE, *ingénuement.*

Comme Germeuil ?

Mme. DE SAINT-CLAIR *à part, vivement.*

O ciel! l'oncle fit mon malheur :
Le neveu ferait-il le sien!

EUGÉNIE *observant le trouble de sa mère.*

Que sa douleur
(*Haut.*)
Me touche! Poursuivez.

Mme. DE SAINT-CLAIR *continuant avec énergie.*

J'en fus abandonnée. . . . .

EUGÉNIE.

L'ingrat!

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Et je passai ma vie infortunée
Dans les regrets, l'ennui, le silence et les pleurs,
Jusqu'au tems où l'hymen vint calmer mes douleurs.
Je devins mère alors, et ma chère Eugénie
Me fit touver encor des plaisirs dans la vie.

EUGÉNIE *tendrement.*

Ma mère!

Mme. DE SAINT-CLAIR *la serrant dans ses bras.*
Oui, mon enfant, oui, l'amour maternel
Est de tous nos amours le seul qui soit réel ;
Je le sens.

EUGÉNIE.

Quoi! Maman, ce sentiment si tendre
Qu'on goûte à se parler, à se voir, à s'entendre,
Ces soupirs?

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Sont les fleurs dont le piège est couvert.
Ce qu'on gagne en amour ne vaut pas ce qu'on perd. . . .
Ah puisses-tu jamais ne connaître les hommes!

EUGÉNIE.

Mais je n'en ai connu que d'aimables.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Nous sommes
Dupes de ce prestige, et l'amabilité
Déguise trop souvent l'insensibilité;
L'artifice. . . . .

EUGÉNIE.

Comment! je les entends sans cesse
Attester leur honneur et leur délicatesse.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Nous trahir, ce n'est point blesser la probité.

EUGÉNIE.

Mais, une trahison est une lâcheté.

Mme. DE SAINT-CLAIR *avec amertume.*
Tromper un homme, c'est une action infame;
Mais c'est un passe-tems que tromper une femme.

EUGÉNIE.

Quelle horrible injustice!

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Ils ne se font aimer
Que de celles qu'ils ont le désir d'opprimer.
N'aime pas, si tu peux; ou, si ton cœur soupire,
Résiste, mon enfant, au plaisir de le dire.
Tu te perdrais toi-même, ou du moins ton amant;
Une femme le perd toujours en le nommant.

EUGÉNIE.

Mais, s'il se nommait, lui?

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Garde-toi de le croire.
Leur orgueil nous vend cher l'honneur de la victoire.

EUGÉNIE.

Les hommes ont donc moins d'amitié que d'orgueil ?

Mme. DE SAINT-CLAIR, *vivement.*

Tous.

EUGÉNIE *de même.*

Sans en excepter ? . . . .

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Un.

EUGÉNIE.

Pas même Germeuil ?

Mme. DE SAINT-CLAIR *froidement.*

A quel propos Germeuil ?

EUGÉNIE *embarrassée.*

Que sais-je ! je vous cite
Un exemple. Germeuil . . . .

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Eh bien ! Germeuil ? . . . .

EUGÉNIE, *déconcertée.*

Mérite,
Par ses mœurs, ses vertus, d'être excepté de ceux. . . . .

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Celui que l'on excepte est le plus dangereux ;
Entendez-vous, ma fille ?

EUGÉNIE.

Hélas ! comment donc faire ?

Mme. DE SAINT-CLAIR.

(Sévèrement.) *(Tendrement.)*

Fuir ce que vous cherchez. . . . Et n'aimer que ta mère.

SCENE IV.

Mme. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, Mme. D'ORVILLE *tenant* GERMEUIL *par une main*, URSULE *par l'autre*; *d'un côté*, Mme. DE COURTMONDE, *de l'autre* CONSTANCE *en habit de veuve*; JUSTINE *remettant une lettre à madame de Saint-Clair.*

Mme. D'ORVILLE *à Germeuil.*

Allons, Monsieur; allons, faites ce que je veux;
Prenez un peu de thé.

URSULE *d'un ton mielleux.*

Du sirop vaudrait mieux.

Mme. D'ORVILLE.

Pour un mal d'estomac ?

URSULE.

Oui, le syrop lui donne....

Mme. D'ORVILLE.

Un capitaine est-il un confesseur de nonne
Pour le sucrer.

URSULE.

Son mal tient au genre nerveux ;
Et l'on sait que les nerfs aiment les onctueux.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Peut-être qu'un bouillon....

CONSTANCE.

Du lait.

EUGÉNIE.

Un lok.

Mme. D'ORVILLE.

Chimère !
Prenez du thé.

Mme. DE COURTMONDE, *d'un ton mâle.*

Du thé ? remède de grand'mère.

Mme. D'ORVILLE, *vivement.*

De grand'mère ?

Mme. DE COURMONDE.

Du vin ; le vin rend la vigueur,
Rétablit l'estomac et raffermit le cœur.

Mme. D'ORVILLE *bas à Justine.*

Fais toujours du thé.

JUSTINE.

Bon.

(*Elle va à la cheminée préparer le thé.*)

GERMEUIL.

Souffrez, par complaisance,
Que je ne prenne rien.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Liberté.

Mme. D'ORVILLE, *à part.*

Patience !

GERMEUIL.

Je crois que le sommeil peut seul guérir mes maux.

CONSTANCE *tendrement.*

Oui, le plus grand des biens, sans doute est le repos.

GERMEUIL.

Je vais donc reposer.

Mme. D'ORVILLE, *arrêtant Germeuil*

Non pas. Justine, écoute :

Va bassiner son lit.

JUSTINE.

J'y vais.

EUGÉNIE.

Bien chaud.

JUSTINE.

Sans doute.

URSULE.

Avec un peu de sucre.

JUSTINE *de même.*

Oui.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Que tout soit fermé.

JUSTINE.

Oh ! hermétiquement.

CONSTANCE.

Le feu bien allumé...

(*A part.*)

Vois si mon fils dort.

JUSTINE *avec intérêt.*

Oui.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *excepté* JUSTINE.

Mme. DE COURTMONDE.

Capitaine, on vous joue.

GERMEUIL.

Pourquoi donc ?

Mme. DE COURTMONDE.

Je crois voir Annibal à Capoue.

GERMEUIL.

Vous vous trompez. On peut éprouver la douceur
Des soins de la beauté, sans dégrader son cœur.
Les secours prodigués par une main chérie,
A l'âme d'un guerrier donnent plus d'énergie.
Au milieu des combats, s'il peut se souvenir

Que son sang a l'honneur de vous appartenir,
Tout cède à sa valeur, tout lui devient possible ;
Et, sauvé par vos mains, je me sens invincible.

Mme. DE COURTMONDE, *avec dédain.*

Des madrigaux !

Mme. DE SAINT-CLAIR *s'asseyant.*

Vraiment c'est notre défenseur :
Il s'en acquitte bien.

(*Ici tout le monde s'assied. On dispute les places qui sont auprès de Germeuil, en ayant l'air de les refuser.*)

Mme. D'ORVILLE, *à madame de Courtmonde.*

A la place d'honneur
Mettez-vous.

(*Elle se place près de Germeuil, et renvoie les trois jeunes au-delà de madame de Saint-Clair, en disant :*)

Vous, là-bas.

URSULE *à Constance et Eugénie.*

La Maman se partage
Assez bien.

(*On est assis dans l'ordre suivant : madame de Courtmonde, Germeuil, madame d'Orville, madame de Saint-Clair, Eugénie, Constance, Ursule.*)

Mme. D'ORVILLE, *tricotant.*

Mes enfans, reprenons notre ouvrage.

URSULE, *brodant.*

Mon fichu.

CONSTANCE *faisant des bonnets d'enfant.*

Mes bonnets.

EUGÉNIE *attachant des nœuds verds sur une baigneuse.*

Mes nœuds.

Mme. DE SAINT-CLAIR *détachant sa lettre.*

Vous permettrez...

Mme. DE COURTMONDE.

Quel ennui !

Mme. D'ORVILLE *avec aigreur.*

Comme nous, brodez ou tricotez.

Mme. DE COURTMONDE *riant.*

Tricoter !...

Mme. D'ORVILLE.

Pourquoi pas ? Oh, vous avez beau rire.
Apprenez qu'il vaut mieux tricoter que médire :
On fait des bas de plus, et des péchés de moins.

Mme. DE COURTMONDE.
L'un n'empêche pas l'autre.
Mme. D'ORVILLE.
Il le compense au moins.
Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec douceur, interrompant sa lecture.*
Ma mère !...
Mme. D'ORVILLE.
(*Aux jeunes, gaiement.*)
Je me tais... Si j'ai bonne mémoire,
De Bérénice hier j'ai commencé l'histoire.
TOUS *à part.*
Ah !...
Mme. D'ORVILLE.
Je vais l'achever.
CONSTANCE *voulant l'arrêter.*
Mais......
J'en sais encore trois.
TOUS, *effrayés.*
Quoi !...
Mme. D'ORVILLE.
Vous n'en perdrez rien. « Bérénice autrefois... »
Mme DE COURTMONDE *à Germeuil.*
Capitaine, traitons la tactique.
Mme. DE SAINT-CLAIR, *vivement, en lisant :*
Clarice.
A marié son fils.
URSULE, CONSTANCE *et* EUGÉNIE *avec sentiment.*
Bon !
Mme. D'ORVILLE *vivement.*
Comme Bérénice.
Mme. DE COURTMONDE *à Germeuil.*
Or donc...
EUGÉNIE *à Constance.*
Quel est ce point ?
CONSTANCE.
C'est un point d'Alençon.
URSULE, EUGÉNIE.
Qu'il est fin !
Mme. D'ORVILLE *à Germeuil.*
Bérénice avait donc un garçon.
GERMEUIL.
Bien !.
Mme. DE SAINT-CLAIR *refermant sa lettre.*
Léonore est morte : ah quelle perte affreuse !

TOUS.

Dieux !

EUGÉNIE, *étourdiment, essayant sa baigneuse.*

Mesdames, comment trouvez-vous ma baigneuse ?

URSULE *et* CONSTANCE.

Charmante !...

Mme. DE SAINT-CLAIR *à Eugénie.*

Approchez-vous.

(*Elle la recoïffe.*)

EUGÉNIE.

Mes petis rubans verds ?...

Mme. DE COURTMONDE *à Germeuil.*

Mes calculs.....

Mme. DE SAINT-CLAIR *à Eugénie.*

Sont gentils, mais posés de travers.

Mme. DE COURTMONDE *se levant avec fureur.*

De travers !

Mme. DE SAINT-CLAIR *continuant de rajuster la coïffure d'Eugénie.*

Mais on peut les rajuster.

Mme. DE COURTMONDE.

Madame !...

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Voyez plutôt.....

Mme. DE COURTMONDE.

Quittez le ton de l'épigramme.

Mme. D'ORVILLE, *vivement.*

(*A Madame de Courtmonde*) (*Aux autres.*)

Si vous tricotiez, vous... Vous, si vous m'écoutiez...

Mme. DE COURMONDE.

Des contes, des bonnets, des nœuds, quelles pitiés !

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Madame, vous pouvez vous mettre au rang des hommes ;
Mais, laissez-nous en paix être ce que nous sommes.
Si lorsqu'il nous créa, le ciel eût consulté
Et votre prévoyance, et votre habileté,
D'une essence plus mâle il eût formé nos âmes ;
Les hommes auraient eu les faiblesses des femmes.
Pour vous complaire enfin, le sexe masculin
Aurait cédé le pas au sexe féminin.
Mais sans votre conseil les choses s'étant faites,
Il faut bien vous résoudre à nous voir imparfaites.

Accusez le destin d'injustice ou d'erreur;
De partialité taxez le créateur ;
Revendiquez nos droits : mais, je vous en conjure,
Ne nous imputez pas les torts de la nature.

Mme. DE COURTMONDE.

Corrigez donc ces torts, si vous les connaissez.
Depuis près de huit jours, n'avez-vous pas assez
Parlé d'ajustemens, de béguins, de dentelles ?
Mon sexe me fait honte avec ses bagatelles.

GERMEUIL.

Des femmes, il est vrai, le plus grave entretien,
Tout bien analysé, peut se réduire à rien :
Mais ce rien dans leur bouche a l'air de quelque chose.
Les femmes ont le don de la métamorphose ;
Elles savent donner de la réalité
Aux êtres de raison que leur fécondité
Enfante en se jouant. Ces enfans éphémères
Apportent en naissant les grâces de leur mères.
Aussi, pour soutenir la conversation,
Leur esprit ne met point à contribution
L'histoire, la science, encor moins la sagesse.
C'est dans ses propres fonds qu'il puise sa richesse ;
Et mieux qu'un certain Grec qui s'en vantait ; je croi
Que chacune de vous porte tout avec soi.

Mme. DE COURTMONDE *à Germeuil.*

Avec ces fadeurs-là vous êtes sûr de plaire.

SCENE VI.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE.

L'appartement est prêt.

GERMEUIL *prenant congé.*

Mesdames...

Mme. D'ORVILLE *l'arrêtant.*

Oh ! j'espère
Que vous prendrez du thé.

GERMEUIL.

Je n'ai besoin de rien.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Eh ! ma mère, pourquoi le forcer ?

Mme. D'ORVILLE.

Pour son bien.

GERMEUIL.

Justine lui présentant une tasse.

Non, Justine...

JUSTINE.

Monsieur, j'accomplis l'ordonnance
De madame.

Mme. D'ORVILLE *sévèrement.*

Oui, Monsieur.

GERMEUIL *buvant.*

C'est par obéissance.

Mme. D'ORVILLE, *d'un ton triomphant, tandis qu'il boit.*

De sirops, de bouillons vous l'avez entêté ;
Mais je savais bien, moi, qu'il aimait mieux le thé.

URSULE.

Malgré lui.

Mme. D'ORVILLE *à Germeuil.*

Saluez toute la compagnie ;
Et puis partons.

GERMEUIL *baisant la main de madame de Saint-Clair.*

Bon soir, ma mère et mon amie.
(A Ursule, de même.)
Recevez mon hommage.
(A madame de Courtmonde, de même.)
Agréez mon respect.
(A Constance et Eugénie.)
Bon soir, mes sœurs.

CONSTANCE et EUGÉNIE, *timidement.*

Bon soir !

GERMEUIL, *n'osant leur baiser la main qu'elles n'osent lui présenter.*

Toujours nouveau regret
Quand il faut vous quitter.
(Il s'éloigne.)

JUSTINE.

Vous oubliez Justine !

GERMEUIL, *lui prenant la main.*

Bonne nuit.

Mme. D'ORVILLE.

Viendrez-vous !..
(Elle le conduit jusqu'à la porte, s'arrête, se retourne, et revient.)
Restez là... J'imagine
Qu'on n'en jasera pas

(Pendant ce tems, Germeuil envoie de loin des baisers à Constance et Eugénie.)

Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec respect.*

Ma mère!..

Mme. DORVILLE.

Oh! les caquets...

TOUTES, *en riant.*

Sur vous?...

Mme. D'ORVILLE.

J'aurai demain soixante et huit ans; mais...

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Nous vous respectons trop pour...

Mme. DORVILLE, *gaiement.*

Mes enfans, courage!
Vous en ferez autant quand vous aurez mon âge.
Adieu, je sors bien vite, et reviendrai bientôt.

JUSTINE, *ironiquement.*

Madame peut rester, car Nérine est là-haut.

Mme. D'ORVILLE.

Vous l'entendez.

(A Germeuil, qui s'est rapproché de Constance et Eugénie.)

Allons! que de cérémonie!
On ne dit pas bon soir deux fois.

(Elle l'emmène brusquement.)

SCENE VII.

Mme. DE COURTMONDE, Mme. DE SAINT-CLAIR, EUGENIE, CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

Mme. DE COURTMONDE.

Moi, je parie
Que la bonne maman à des prétentions.

URSULE.

Pourquoi craindre, en effet, que nous ne médisions?

CONSTANCE.

Sur les rangs, à tout âge, on cherche à se remettre.

EUGÉNIE.

Ce qu'on n'est plus, on aime encore à le paraître.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Ma fille, respectez notre mère. Je sais
Qu'elle a quelques défauts; mais il sont effacés
Par mille qualités. Si je n'étais sa fille

Je pourrais avouer qu'elle jase, babille,
Que son entêtement n'aura jamais d'égal....
Mais je me tais; voilà le respect filial.

Mme. DE COURTMONDE.

Cette leçon sera fidèlement suivie.

(Gaîment à madame de Saint-Clair.)

Ça, faisons-nous la paix ?

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc, je vous prie ?

Mme. DE COURTMONDE.

Je vous ai fait la guerre avec mes vérités.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *lui tendant les bras.*

Je ne me souviens plus de vos hostilités.

Mme. DE COURMONDE, *l'embrassant.*

Bon soir, mon cœur.

(Madame de Saint-Clair voulant la reconduire.)

Restez.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Vous laisser aller seule!

Mme. DE COURTMONDE.

Je le veux.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *saluant.*

J'obéis.

(Madame de Courtmonde sort en faisant beaucoup de démonstrations d'amitié que madame de Saint-Clair lui rend.)

SCENE VIII.

Mme. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

JUSTINE, *à part.*

Oh! la vieille bégueule!

Mme. DE SAINT-CLAIL, *entendant Justine.*

(A part.) *(Haut.)*

Justine s'y connaît. Est-il rien de plus vain
Qu'une femme qui veut, en dépit du destin,
Se déféminiser! Cet être hétéroclite,
Du sexe qu'il usurpe et du sexe qu'il quitte,
Négligeant le solide et saisissant le faux,
Laisse les qualités et prend tous les défauts.
Ces êtres-là ne sont d'aucun genre. Les femmes
N'oseraient à leur ordre associer ces dames :

Des hommes le parti n'en est pas fort tenté.
Leur rôle est donc celui de la neutralité.

URSULE.

Triste rôle!

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Jamais les femmes ne s'en louent :
Et tous les jours pourtant que de femmes le jouent!
(Elle embrasse gaiement Constance et Ursule, et fait signe à Eugénie de la suivre.)

SCENE IX.

CONSTANCE, URSULE, EUGÉNIE, JUSTINE.

CONSTANCE.

Ma tante pourrait le jouer dans dix ans.

URSULE.

Vous la faites, Madame, attendre un peu long-tems.

EUGÉNIE, *étourdiment.*

Elle a beaucoup d'esprit; mais...

JUSTINE, *l'enhardissant.*

Eh bien?

EUGÉNIE, *timidement.*

C'est ma mère.

URSULE, *l'approuvant.*

Ah oui!

JUSTINE.

Raison de plus; l'amitié nous éclaire.

EUGÉNIE, *timidement.*

Sur les défauts de ceux que nous devons aimer...

JUSTINE.

On peut baisser les yeux, mais non pas les fermer.

EUGÉNIE, *sévèrement.*

Moi, jo les ferme.

JUSTINE, *gaiement.*

Eh bien! les yeux fermés, je gage
Que vous voyez, Madame au déclin du bel âge,
Disputant avec vous de grâce et de fraîcheur,
Du parallèle encor s'attribuer l'honneur;
Qu'aux glaces en tous lieux vous la voyez sourire,
Et, d'un œil carressant, négligemment se dire:
« Je suis toujours très-bien; et ma fille, je croi,
» Malgré ses dix-sept ans, échourait près de moi;

» Car je suis vraiment belle; elle n'est que gentille;
» Et son petit minois.... »

EUGÉNIE, *avec dépit.*

Si je n'étais sa fille!...
Mais je me tais; voilà le respect filial.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

URSULE.

L'innocente vraiment ne se forme pas mal.

CONSTANCE.

Ma belle, épargnez-la. Tenez, c'est mon amie:
Elle est inconséquente, entêtée, étourdie,
Raisonnant mal, parlant souvent mal-à-propos;
Mais scrupuleusement je cache ses défauts.

URSULE.

Votre discrétion est digne de louange.

CONSTANCE.

Je vais revoir mon fils. Bon soir!

URSULE *l'embrassant.*

Adieu, mon ange!

(*Constance sort.*)

SCENE XI.

URSULE, JUSTINE.

URSULE.

Quel scandale, bon Dieu! cette femme est tout fiel:
Chaque mot de sa bouche est un péché mortel...
(*Mystérieusement.*)
Elle va voir son fils!

JUSTINE.

C'est son trésor.

URSULE.

Justine,
Germeuil tout près de là... dort.

JUSTINE.

Sa chambre est voisine.

URSULE.

L'innocence est bien faible, et l'Amour est bien fin!

(*Pieusement*)
Mais, on ne doit jamais penser mal du prochain.
(*Elle sort.*)

SCENE XII.

JUSTINE, *seule*, *éteignant les lumières.*

Fort bien! en sûreté du moins je me retire:
Je ne laisse après moi personne pour médire.
Mais n'est-on pas là-haut rassemblé?... C'est bien pis!
Si je suis en commun mise sur le tapis,
Je dois être à présent joliment habillée!
Vite! allons prévenir ou rompre l'assemblée.
(*Elle sort en courant.*)

Fin du premier acte.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre voisine de celle de Germeuil. Au fond, la porte d'entrée. A droite, une porte latérale. A gauche, un canapé placé près du feu.

SCENE PREMIERE.

Mme. DE SAINT-CLAIR, DUBOIS.

Mme. DE SAINT-CLAIR *en grand négligé.*

Que voulez-vous ?

DUBOIS *faisant beaucoup de révérences.*

Madame...

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Aussi matin !...

DUBOIS *se donnant des grâces.*

Peut-être
Madame n'a pas su d'abord me reconnaître.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Du tout.

DUBOIS.

Quand on reçut monsieur Germeuil céans,
(*Se montrant.*)
C'est... Dubois que l'on mit à la porte.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Ah ! j'entends.
Il repose ici près, il va mieux, votre maître.

DUBOIS.

Mon maître est Lisidor, son oncle ; il va paraître...

Mme. DE SAINT-CLAIR *à part.*

Dieux !

DUBOIS.

Et m'envoie ici, Madame, pour savoir
A quelle heure il aura le bonheur de vous voir.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Mais vous aviez promis, en partant, de vous taire.

DUBOIS.

Le malheur m'a forcé de trahir ce mystère.
Mon maître est malheureux...

Mme. DE SAINT-CLAIR *à part.*
Ciel !

DUBOIS.
Et dans nos revers,
Notre cœur a besoin de ceux qui lui sont chers.

Mme. DE SAINT-CLAIR.
Quels sont donc vos revers ?

DUBOIS.
O destin déplorable !
Doués d'un bien honnête et d'un poste honorable,
La Fortune et l'Amour nous ont souri ving-ans ;
Puis il nous ont tourné le dos en même tems.
Bref nos biens sont saisis. Pour comble de disgrâce,
Le Ministre nous a mis hors de notre place
Hier ; et ce matin, renonçant aux honneurs,
En poste nous fuyons le néant des grandeurs.

Mme. DE SAINT-CLAIR *avec une indifférence affectée.*
Du ministre, dit-on, quel est le caractère ?

DUBOIS.
Fort sec.

Mme. DE SAINT-CLAIR.
Notre sexe a l'honneur de lui déplaire ?

DUBOIS.
Mais, Madame, pas trop. On dit que la beauté
A son premier hommage après la vérité.
Quel que soit son organe, il l'a trouve adorable ;
Mais il l'aime encor mieux dans une bouche aimable.

Mme. DE SAINT-CLAIR.
A merveille ! Et, sait-on quels sont vos créanciers ?

DUBOIS.
Je les connais ; ce sont d'honnêtes usuriers,
Banquiers de pharaon, chevaliers d'industrie...

Mme. DE SAINT-CLAIR.
J'entends.

DUBOIS
Enfin, des gens de bonne compagnie,
Aidé d'un procureur que l'on nomme Furet,
Furet de nom, bien moins encore que d'effet ;
Qui vous gruge un client, le dissèque, le mine.,
Et prendra quelque jour le monde par famine !
Il a tout embrouillé pour se donner beau jeu :
Et le fripon chez nous pille, en criant au feu !

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Mais, Lisidor...

DUBOIS.

D'abord étourdi par l'orage,
Sa gaieté du chagrin perce enfin le nuage.
Suivant l'usage, il s'est consolé ce matin
En médisant un peu du sexe féminin.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Il le déteste donc ?

DUBOIS.

Lui plaire est son étude
Unique.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc en médire ?

DUBOIS.

Habitude.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Vous avez de l'esprit.

DUBOIS, *flatté.*

Moi ? point.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Ne pas vouloir
Convenir qu'on en a, Dubois, c'est en avoir.

DUBOIS *déconcerté.*

Madame...

(*Beaucoup de révérences.*)

Mme. DE SAINT-CLAIR.

(*A part.*) (*Haut.*)

Il est à moi. Pourriez-vous me conduire
A Paris dans une heure ?

DUBOIS *vivement.*

A l'instant.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Je désire
Qu'ainsi que mon départ mon retour soit secret.

DUBOIS.

Comptez !...

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Vous êtes homme, et tout homme est discret.

DUBOIS, *saluant.*

C'est trop d'honneur...

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Allez, Lisidor peut paraître.

(*Dubois sort.*)

SCENE II.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *seule.*

Je vais donc le revoir ! l'aimé-je encor ?... le traître !
Son image me suit; j'y rêve; je m'y plais.
Je me surprends encor au tems où je l'aimais.
Comme il va s'accuser de m'avoir négligée !
(Tristement.)
Peut-être aussi va-t-il me trouver bien changée !
(Avec âme.)
Ah ! prouvons-lui du moins que mon cœur ne l'est pas :
Il est dans le malheur, tirons-le de ce pas.
Voyons ses créanciers, et le ministre même ;
(Finement.)
Car, puisqu'il ne hait pas les femmes, il les aime.
Employons de notre art le secours enchanteur :
Comme une autre, jadis, j'ai su fléchir un cœur,
Captiver un esprit, plier un caractère.
J'avais depuis long-tems oublié l'art de plaire;
Je veux m'en souvenir : encor pour un seul jour :
Tendre amitié, rends-moi les grâces de l'amour!
(Elle sort.)

SCENE III.

JUSTINE, *entrant par une porte latérale, et tenant* GERMEUIL *par la main.*

JUSTINE.

Avez-vous dormi ?

GERMEUIL.

Non, j'ai la fièvre.

JUSTINE.

Il frisonne.

GERMEUIL.

Mon oncle m'inquiète.

JUSTINE.

Eh ! pourquoi ?

GERMEUIL.

Je soupçonne
Qu'il est à ma poursuite, et s'il me trouve ici,
Je suis perdu !

JUSTINE.

Perdu ?

GERMEUIL.

C'est qu'il est l'ennemi,
Mais l'ennemi juré des femmes.

JUSTINE.

Ah! quel conte!

GERMEUIL.

Il les déteste au point qu'il jase sur leur compte
A tout propos.

JUSTINE *apprêtant le canapé.*

Cela ne prouve rien du tout :
Souvent, plus on en jase, et plus on en est fou.
Qu'il vienne, ce censeur, nous lui ferons voir comme
Les femmes à son coin savent ranger un homme.
(Lui présentant le canapé.)
Couchez-vous là-dessus ; vous serez près du feu.
(Elle attise le feu.)

GERMEUIL, *se couchant.*

Ah! je suis accablé!

JUSTINE.

Dormez, dormez un peu.

GERMEUIL, *réfléchissant.*

M'en aller.... Je ne puis.

JUSTINE.

Paix!

GERMEUIL, *de même.*

Ecrire.... Je n'ose?

JUSTINE.

Paix donc! On ne peut pas reposer quand on cause.
(Germeuil s'endort.)
Pauvre enfant! il n'a pas sommeillé de la nuit.
Combien il a souffert! Enfin il s'assoupit.
Il ne dormira pas, je crois, long-tems encore;
Car tout le monde ici se lève avec l'aurore.
On va, l'on vient, on jase, on rit, on pleure alors :
C'est un bruit à ne pas laisser dormir les morts.
C'est à qui viendra me demander la première :
« Va-t-il mieux? A-t-il bien passé la nuit dernière?
L'une entre, l'autre sort : on dirait qu'un lutin
Les agite. Oh! l'amour est un réveil-matin
Qui, de ce doux péché qu'on nomme la paresse,
En moins de deux leçons, corrige la jeunesse.

SCENE IV.

JUSTINE, GERMEUIL, *dormant.* EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *à travers la porte.*

Justine!

JUSTINE, *avec impatience.*

Justement!
(*Allant ouvrir.*)
Qui vive?
(*Elle ouvre.*)

EUGÉNIE, *à la porte, sans entrer.*

A-t-il dormi?

JUSTINE.

Il n'a pas fermé l'œil.

EUGÉNIE, *tristement.*

On ne dort plus ici.

JUSTINE.

Il s'est levé souffrant, s'est mis sur cette chaise;
Il vient de s'assoupir.

EUGÉNIE, *cherchant à le voir de loin.*

Il est mal à son aise?

JUSTINE *voulant la faire entrer.*

Point du tout. Voyez.

EUGÉNIE.

Non.

JUSTINE.

Quel mal?

EUGÉNIE.

Je n'en sais rien;
Mais il est convenu que cela n'est pas bien.

JUSTINE.

Ces maudits préjugés!...

EUGÉNIE *cherchant toujours à voir Germeuil.*

Il est pâle, je gage?

JUSTINE, *finement.*

Mais sa bouche sourit. Voyez-vous son visage?

EUGÉNIE

Pas tout-à-fait.

JUSTINE.

Hélas! qu'il est intéressant!
C'est l'aimable abandon de l'amour languissant.

EUGÉNIE.

Que je voudrais le voir !

JUSTINE *allant à elle.*

Approchez.

EUGÉNIE.

Non, Justine.

JUSTINE.

Un seul pas.

EUGÉNIE.

Non, te dis-je.

JUSTINE, *revenant.*

Adieu donc !

EUGÉNIE, *très-vivement.*

J'imagine

Un moyen.

JUSTINE.

Quel est-il ?

EUGÉNIE.

De plus haut, l'on pourrait

L'apercevoir.

JUSTINE.

Comment ?

EUGÉNIE.

Donne ce tabouret.

JUSTINE *le lui donnant.*

Qu'une fille a d'esprit, quand l'amour la conseille !

(*Eugénie montée sur le tabouret.*)

Voyez-vous ?

EUGÉNIE, *transportée de joie.*

Mon enfant, je le vois à merveille !

Qu'il est bien !

SCENE V.

GERMEUIL *dormant*, JUSTINE, EUGÉNIE *sur le tabouret*, CONSTANCE *la surprenant.*

CONSTANCE, *avec ironie.*

L'attitude est charmante !

EUGÉNIE, *troublée.*

Je croi

Que... je ne fais de mal à personne.

CONSTANCE, *à part.*

Qu'à moi.

EUGÉNIE.

On peut bien regarder de loin, sans qu'il arrive...

CONSTANCE.

Ce qui nous plait de près nous charme en perspective...
(*Avec dépit et gaieté.*)
Ne me pourriez-vous pas céder le tabouret?

EUGÉNIE.

Je puis le partager.

CONSTANCE *montant auprès d'Eugénie.*

Aidez-moi, s'il vous plait.

JUSTINE, *les considérant.*

Le joli groupe!

EUGÉNIE *à Constance, avec ironie.*

Eh bien?

CONSTANCE, *avec une indifférence affectée.*

Eh bien,..

EUGÉNIE.

Que vous en semble?

CONSTANCE.

Mais il n'est pas trop mal.

EUGÉNIE.

Comme votre main tremble!

CONSTANCE, *troublée.*

Vous croyez?

EUGÉNIE.

Je la sens.

CONSTANCE, *tremblante, entraîne Eugénie qui tremble aussi.*

Je cherche à me tenir
En équilibre...

EUGÉNIE *se sentant prête à tomber.*

Ah, ciel!

CONSTANCE, *à Justine.*

Viens donc nous soutenir!

(*Justine les soutient.*)

EUGÉNIE, *à Constance.*

J'allais tomber.

CONSTANCE, *à Eugénie.*

Ma chute eût entraîné la vôtre.

JUSTINE.

Oui: vous n'êtes pas mieux d'à plomb l'une que l'autre.

CONSTANCE, *regardant Germeuil d'un air alarmé.*

Il dort la tête nue!

EUGÉNIE, *avec pitié.*
Il a froid.

JUSTINE, *de même.*
Oui vraiment.

CONSTANCE, *déchirant son voile, et le donnant à Justine.*
Attends... Tiens.

EUGÉNIE, *donnant son écharpe.*
Tiens.

JUSTINE, *gaiement.*
Je vais l'affubler...
(*Elle rit.*)

CONSTANCE.
Doucement!

EUGÉNIE.
Enveloppe le col, de sorte...

JUSTINE.
Oui. Je devine...

CONSTANCE.
Plus haut.

JUSTINE.
J'entends.

EUGÉNIE.
Plus bas.

JUSTINE.
Ainsi?

CONSTANCE *avec impatience.*
Eh non, Justine!

JUSTINE *de même.*
Ma foi, faites vous-même.

CONSTANCE *à Eugénie.*
Irons-nous?

EUGÉNIE *hésitant.*
Non... je veux...

JUSTINE *à Eugénie.*
Ce que l'on défend seule, on le permet à deux.

CONSTANCE *entraînant Eugenie.*
Je crois qu'elle a raison.

EUGÉNIE *marchant de mauvaise grâce.*
En effet!... (*A Constance.*) Mon amie,
J'y vais pour vous.

CONSTANCE.
C'est moi qui vous fais compagnie.

SCENE VI.

LES MÊMES, Mme. D'ORVILLE.

Mme. D'ORVILLE, *avec impatience, poussant Eugénie.*
Allons donc!

EUGÉNIE ET CONSTANCE *effrayées.*
Ciel!

Mme. D'ORVILLE *contrefaisant leur marche contrainte, et les grondant.*
Tenez...

EUGÉNIE, *avec joie.*
Ah! n'est-ce que cela?

Mme. D'ORVILLE, *sévèrement.*
Que cela, dites-vous? Que faisiez-vous donc là?

CONSTANCE.
Rien.

JUSTINE.
On venait couvrir la poitrine et la tête
D'un malade qui dort.

Mme. D'ORVILLE *à Eugénie avec amitié.*
D'une action honnête
Pourquoi rougir?

EUGÉNIE, *tendrement.*
C'était de peur qu'il ne gagnât
Quelque fraîcheur.

Mme. D'ORVILLE, *de même.*
Sans doute.

CONSTANCE.
Ou qu'il ne s'enrhumât.

Mme. D'ORVILLE.
Fort bien!
(*Ajustant Germeuil, le prenant dans ses bras, et s'attendrissant.*)
Ce cher enfant!

CONSTANCE.
Vous répandez des larmes!

Mme. D'ORVILLE.
Quel souvenir mêlé d'amertume et de charmes!
(*A Eugénie.*)
Ton aïeul dans mes bras jadis dormait ainsi.

CONSTANCE.
Hélas!

Mme. D'ORVILLE, *à part, gaiement.*

Quand il dormait.

EUGÉNIE, *vivement.*

Déjeûnons-nous ici?

Mme. D'ORVILLE.

Oui.

CONSTANCE.

Mettons le couvert.

JUSTINE.

L'idée est admirable!
Notre malade va se réveiller à table.
Je vais tout apporter.

(Elle sort par la porte latérale, à gauche.)

Mme. D'ORVILLE.

Aidons-la.

(Elle suit Justine, avec Constance et Eugénie.)

SCENE VII.

GERMEUIL, *couché*, URSULE.

URSULE.

Quel bonheur!
Il est seul!... Il sommeille... Hélas, quelle pâleur!
Comme il change! Grand dieu, conserve ton ouvrage!
Défens à la douleur d'altérer ton image!
Quand sous ces traits divins tu t'offres à mes yeux,
Je crois te mieux connaître, et je t'adore mieux.
Oui, dans ces traits chéris, j'admire ta puissance.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JUSTINE, Mme. D'ORVILLE, CONSTANCE, EUGÉNIE, *rentrant l'une après l'autre, considèrent Ursule, et se contraignent pour ne pas éclater de rire.*

URSULE, *continuant sa prière.*

Aussi je ne crains pas que cet amour t'offense.
Comment se pourrait-il, mon dieu, qu'il te déplut,
Puisqu'il est un moyen de faire mon salut?
Car auprès de personne, autant qu'il m'en souvienne,
Je n'ai si bien senti la charité chrétienne :
Jamais mon cœur, suivant ton précepte divin,
Ne fut si pénétré de l'amour du prochain.

Je forme avec ardeur pour son bonheur suprême
Tous les vœux qu'en secret je forme pour moi-même.
(Elle tombe à genoux.)
Puisse-t-il rencontrer un cœur digne du sien,
Un cœur tendre, sensible, aimant... comme le mien!
Puisse le sacrément unir leur destinée!
Puissent naître, seigneur, de leur chaste hyménée
De petits innocens qui bénissent le ciel!
Puissent-ils, embrâsés d'un amour mutuel,
Et des prédestinés goûtant la quiétude,
Parvenir l'un par l'autre à la béatitude!
(Toutes, avec un grand éclat de rire.)
Ainsi soit-il!

URSULE, *se relevant précipitamment, et touchant de la main Germeuil, que son geste réveille en sursaut.*
Ciel!

GERMEUIL, *éveillé par le geste d'Ursule, et saisissant sa main qu'il couvre de baisers.*
Ah!

CONSTANCE, *avec ironie, à Germeuil.*
Poursuivez.

EUGÉNIE, *de même.*
C'est charmant!

GERMEUIL, *gaiement, tenant toujours la main d'Ursule.*
Mesdames, près de vous, le bien vient en dormant.

URSULE, *pieusement.*
Dans le sein des douleurs quand la vertu sommeille,
Il est bien naturel que la Charité veille.
Cette main s'élevait, durant votre repos,
Vers celui qui dispense et les biens et les maux;
Et, tandis que ma voix implorait avec zèle
Pour un enfant chéri sa bonté paternelle,
Ces dames se joignaient à moi d'intention
Pour attirer sur vous sa bénédiction.

GERMEUIL, *vivement, et baisant la main d'Ursule.*
Ah! mesdames, que j'ai de grâces à vous rendre!

URSULE, *rougissant.*
Ménagez donc ma main!

EUGÉNIE, *avec dépit,*
Il fallait la reprendre
Depuis... une heure!

JUSTINE.

Hélas! le seigneur nous défend
De reprendre aucun bien, si l'on ne nous le rend.

GERMEUIL, *à Ursule.*

Je vous le restitue.

CONSTANCE, *à part.*

On n'en est pas pressée.

Mme. D'ORVILLE, *à Justine.*

Que de ce côté-ci la table soit placée.
(*Toutes s'empressent de préparer le déjeûner, et de placer la table devant Germeuil.*)

GERMEUIL, *voulant se lever.*

Ah! mesdames, je vais vous aider.

Mme. D'ORVILLE, *le faisant rasseoir.*

Non, Monsieur;
De quoi vous mêlez-vous?

JUSTINE, *en servant.*

Oh! quel petit bonheur!

EUGÉNIE.

Quoi donc?

JUSTINE, *gaiement.*

Nous n'avons point madame de Courtmonde,

TOUTES.

Quel plaisir!....

GERMEUIL, *feignant de la voir.*

La voici!....

TOUTES, *se tournant pour aller à la rencontre de madame de Courtmonde.*

Venez donc!

GERMEUIL, *gaiement.*

Tout le monde
Voudrait la voir bien loin, et tout le monde allait
L'embrasser tendrement.

EUGÉNIE.

Mais c'est l'usage.

GERMEUIL.

C'est
Profaner l'amitié.

Mme. D'ORVILLE, *s'asséyant près de lui.*

Taisez-vous, je vous prie.
(*On s'assied pour déjeûner.*)

GERMEUIL.

Quel plaisir d'être là tout sans cérémonie,

Autour d'un déjeûné librement réunis!
Ce repas est vraiment le repas des amis.
Votre teint brille alors d'une fraîcheur nouvelle.
Que j'aime à contempler, sous la simple dentelle;
Ce coloris naissant, ce tendre velouté
Qui, comme sur les fruits, s'étend sur la beauté!
Ce charme-là vaut bien celui de la toilette.

Mme. D'ORVILLE.

Aussi l'heureux secret de mettre une cornette,
Aux yeux des connaisseurs valait mieux, de mon tems,
Que vos gazes, vos fleurs et tous vos diamans.

(Justine sort.)

SCENE IX.

CONSTANCE, GERMEUIL, URSULE, EUGÉNIE, Mme. D'ORVILLE.

CONSTANCE.

Tel qui resiste à l'art se rend à la nature.
L'amant qui, dédaignant l'éclat de la parure,
Nous brave, et de nos fers se croit bien dégagé,
S'y reprend, s'il nous voit en simple négligé.

GERMEUIL.

C'est qu'alors vos attraits sont exempts d'imposture.

URSULE, *dévotement.*

D'imposture! Bon dieu!

CONSTANCE.

L'expression est dure.

Mme. D'ORVILLE.

Il nous censure avec une sévérité.

EUGÉNIE, *gaiement.*

Hier, il nous taxait encor de cruauté.

GERMEUIL.

Celui qui n'aurait pas l'honneur de vous connaître,
A vous en soupçonner serait fondé peut-être.
Mais je sais que chez vous la sensibilité,
Souvent passe de l'une à l'autre extrémité.
Le besoin de sentir en secret vous excite;
La curiosité l'aiguillonne et l'irrite:
Et votre cœur saisit avec avidité
Tout ce qui peut s'offrir à son activité.
Le plaisir, la terreur, la pitié, les alarmes,
Ouvrent également la source de vos larmes.

Tout ce qui vous émeut est pour vous un plaisir;
Vous aimez mieux souffrir que de ne rien sentir.
Tel est votre penchant; dirigez-le, mesdames;
D'amour, de bienfaisance alimentez vos âmes:
Vous serez notre exemple; et bientôt nous viendrons,
De la vertu chez vous recevoir les leçons,

SCENE X.

LES MÊMES, JUSTINE.

Mme. D'ORVILLE, *à Justine, qui entre avec empressement.*
Qu'as-tu donc?

JUSTINE,
A la grille un homme se présente,
Et vient d'entrer.
(Tout le monde se lève.)

Mme. D'ORVILLE.
Jeune?

JUSTINE.
(Elles courent, elles reviennent.)
Oui, de quarante à cinquante ans;
Assez bien.

GERMEUIL, *à part.*
Si c'était!...

URSULE, *devant la glace.*
Je suis à faire peur.
(Elle se sauve.)

SCENE XI.

GERMEUIL, Mme. D'ORVILLE, CONSTANCE, EUGENIE, JUSTINE.

EUGÉNIE, *à Constance.*
Et nous donc....!

CONSTANCE, *à madame d'Orville.*
Vous allez recevoir ce Monsieur?

Mme. D'ORVILLE.
Demeurez. Qu'aujourd'hui les femmes sont coquettes!

JUSTINE.
Songez donc qu'on n'a fait encor que deux toilettes.

SCENE XII.

LES MÊMES, LISIDOR.

GERMEUIL, *se cachant derrière les femmes, dès que Lisidor paraît.*

Ciel!

LISIDOR.

Mesdames, pardon, si j'entre dans ce lieu
Pour réclamer....

Mme. D'ORVILLE.

Quoi donc?

LISIDOR.

Peu de chose : un neveu.

Mme. D'ORVILLE.

Je n'entends pas, Monsieur, ce que vous voulez dire.

LISIDOR.

Je vais vous l'expliquer. Je me suis fait instruire;
Et j'ai su qu'en allant joindre son régiment,
Il s'était emparé d'un château...

JUSTINE, *faisant filer Germeuil.*

Doucement!

LISIDOR.

Il devrait maintemant combattre en Allemange;
Mais c'est ici qu'il fait sa première campagne :
Et moi, je me présente, ainsi que je le dois,
Pour le complimenter sur ses premiers exploits.

JUSTINE, *cherchant à l'occuper.*

Il est trop tard; il est parti.

LISIDOR, *regardant fixement.*

Je n'y crois guère.

JUSTINE.

Je vous dis...

LISIDOR.

A présent je suis sûr du contraire.

JUSTINE.

Je vous proteste...

LISIDOR.

Ils est dans ce château.

JUSTINE.

Vraiment.

Je vous Jure qu'il est...

LISIDOR, *appercevant Germeuil.*

Dans cet appartement.

(Courant après Germeuil, qui disparaît.)

Écoutez donc, Monsieur !...

SCENE XIII.

Mme. D'ORVILLE, JUSTINE, EUGÉNIE, CONSTANCE, LISIDOR, Mme. DE SAINT-CLAIR.

LISIDOR, *rencontrant madame de Saint-Clair, en courant après son neveu.*

Dieux !... se peut-il !... Sophie !

Mme. DE SAINT-CLAIR, *un peu troublée.*

Monsieur...

LISIDOR, *gaiement, avec émotion.*

Pour mon neveu que je vous remercie !

Mme. DE SAINT-CLAIR.

En apprenant, Monsieur, qu'il vous appartenait,
J'ai senti tout le prix du bien que j'avais fait.

LISIDOR.

Ah ! combien j'ai de torts, et !...

Mme. DE SAINT-CLAIR, *à part.*

Devant ma famille,
Taisez-les; respectez et ma mère et ma fille.

Mme. D'ORVILLE, *vivement.*

Eh, quels sont donc ces torts ?

Mme. DE SAINT-CLAIR.

D'être mon vieil ami,
Et d'avoir ignoré que je logeais ici.

Mme. D'ORVILLE, *regardant Lisidor.*

Vous ne dites pas tout, ma fille; et je soupçonne...

Mme. DE SAINT-CLAIR, *l'interrompant avec amitié.*

Non, vous ne soupçonnez de défauts à personne.

Mme. D'ORVILLE, *avec malice.*

J'entends; j'entends ! (*à Eugénie et Constance.*) Sortons.

LISIDOR.

Mesdames, pourquoi donc !...

Mme. D'ORVILLE.

Notre vertu, Monsieur, est la discrétion.

(Elle sort, emmenant avec elle Eugénie, Constance et Justine.)

SCENE XIV.

Mme. DE SAINT-CLAIR, LISIDOR.

LISIDOR.

La rencontre est heureuse.....

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Et sur-tout imprévue.
Mais, sérieusement, m'avez-vous reconnue
Tout de suite ?

LISIDOR.

Mes yeux n'ont jamais méconnu
Les traits de l'amitié ni ceux de la vertu.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec gaîté et sentiment.*

Hypocrite ! Voilà votre ton, votre style ;
Quand vous trompiez ce cœur trop tendre et trop facile !
J'espérais que le tems vous aurait corrigé ;
Mais, mon cher Lisidor, vous n'êtes pas changé.

LISIDOR.

Ni vous.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Comment ?

LISIDOR.

Du tems les redoutables traces
Ont à peine effleuré vos attraits et vos grâces.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *un peu flattée.*

Il s'agit bien !...

LISIDOR.

Je rends hommage à la beauté.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *sévèrement.*

L'hommage des amis, c'est la fidélité.

LISIDOR, *légèrement.*

Voilà votre grief ; nous sommes infidèles !
Ce privilége doit n'appartenir qu'aux belles ;
Mais nous prétendons, nous, qu'il n'est pas exclusif.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec amertume.*

Et vous le prouvez bien.

LISIDOR.

Ce n'est pas sans motif.
Sur ce chapitre-là, ma cause vaut la vôtre.
On s'est, depuis long-tems, tout dit de part et d'autre :
Restons donc but à but ; laissons-là le passé.

L'amour finit. Pourquoi ? C'est qu'il a commencé.
Tel est l'ordre commun des choses de la vie.
Si vous ne voulez pas que notre cœur varie,
Ayez, pour nous donner des goûts toujours nouveaux ;
Toujours nouveaux attraits, et jamais de défauts.
Nous deviendrons constans, quand vous serez parfaites.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *s'exaltant peu à peu.*

Nous le serions bientôt, vils flatteurs que vous êtes,
Si de nos qualités votre art pernicieux
N'altérait en naissant le germe précieux.
En vous y conformant, vous blâmez nos caprices ;
En vertus lâchement vous érigez nos vices.
Plus lâchement encor vous livrez au mépris ;
Les crédules objets que vous avez surpris,
Sans vous apercevoir que notre ignominie
Atteste votre honte et votre perfidie.
Donnez-nous donc grand dieu, la force de haïr
L'être à qui tu donna l'instinct de nous trahir !
Permets nous à la fin de lui faire justice,
Et de sa trahison cesse d'être complice.

LISIDOR, *gaiement.*

Si le ciel exauçait ce désir indiscret. . . .

Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec énergie.*

Mon sexe serait libre.

LISIDOR.

Il vous désavourait.

Mme. DE SAINT-CLAIR *vivement.*

Pourquoi ?

LISIDOR.

Vous, nous haïr ! Que feriez-vous au monde ?
Sur l'amour seulement votre empire se fonde.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Sur l'amour que pour nous ont quelques importuns ?

LISIDOR.

Non. L'amour de tout tems s'est fait à frais communs.
Mais la coquetterie, en quelques circonstances,
Nous fait, par charité, remise des avances.

Mme. DE SAINT-CLAIR *outrée de dépit.*

Avec quelle injustice et quelle atrocité
Vous nous sacrifiez à votre vanité !
Pour faire à notre cœur partager vos faiblesses,
Vous descendez souvent aux plus viles souplesses.

Découvrons-nous le piège ? évitons-nous l'écueil ?
Soudain vous nous taxez de cruauté, d'orgueil.
Ingrats, il faut vous voir expirer ou nous rendre !
Nous rendons-nous ? tant pis ; il fallait nous défendre !..
Prenez donc un parti : supportez nos refus,
Puisque vous nous aimez ; ou, ne nous aimez plus.

LISIDOR.

Sophie, appaisez-vous ! laissons le ton tragique :
Vous avez tant de grâce à jouer le comique.

Mme. DE SAINT-CLAIR *encore émue.*

Hélas !

LISIDOR.

Séchez les pleurs qui coulent de vos yeux :
Vous pleurez à ravir ; vous riez encore mieux :
(*Mme. de Saint-Clair rit involontairement.*)

LISIDOR *vivement*

Eh bien, l'avais-je dit ?

Mme. DE SAINT-CLAIR *avec dépit.*

Traître !

LISIDOR.

Je vous adore
Plus que jamais.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec courroux.*

Et moi, je...

LISIDOR, *gaiement.*

Vous m'aimez encore.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Vous !

LISIDOR.

Oui. Les femmes ont coutume d'oublier
Tous leurs adorateurs, excepté le premier :
C'est celui-là qui sert d'époque à la tendresse.

Mme. DE SAINT-CLAIR *tendrement.*

Et, qui peut en effet oublier cette ivresse
Qui jamais ne revient que par le souvenir !
Cet instant où, le front rougissant de plaisir,
Dans un transport mêlé d'amertume et de charmes ;
Notre premier aveu s'échappe avec nos larmes !
Que de fois, malgré moi, mon cœur s'est reporté
A ce moment de trouble et de félicité !...
Mais je suis bien guérie ; et mon cœur se propose...

LISIDOR.

D'aimer encor.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Jamais... Mais parlons d'autre chose.

LISIDOR *vivement.*

Quel doux aveu !...

Mme. DE SAINT-CLAIR, *étonnée.*

Comment !...

LISIDOR.

Les belles font toujours
L'aveu de leur tendresse, en changeant de discours.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *étonnée.*

Non, je vais vous parler en mère de famille.

LISIDOR.

L'amour se tait devant la raison.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

A ma fille
Votre neveu pourrait convenir pour époux.

LISIDOR.

Il est trop jeune.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *gaiement.*

Il vaut déjà bien mieux que vous.

LISIDOR *de même.*

Sans doute. Votre fille ?...

Mme. DE SAINT-CLAIR.

A le cœur de sa mère.

LISIDOR.

Cet éloge est complet.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

C'est ma seule héritière.
Je suis riche. Germeuil aura tout votre bien...

LISIDOR, *un peu embarrassé.*

Oui... mais...

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Sans l'augmenter, j'ai conservé le mien.
Les femmes pas-à-pas suivent l'économie.
Mais les hommes, porté sur l'aile du Génie,
Volent à la Fortune : et là, tout comme ailleurs,
Vous n'avez pas sans doute éprouvé de rigueurs ?

LISIDOR.

Elle est femme...

Mme. DE SAINT-CLAIR.

En ce cas, souffrez que je vous quitte.

LISIDOR.

Mais notre affaire ?

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Il faut que j'aille à la poursuite

D'une importante...

LISIDOR, *ironiqnement.*

Bon.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec amitié.*

Et qui vous touche un peu.

LISIDOR, *saluant d'un air conquérant.*

Moi ?

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Vous allez m'attendre avec votre neveu.

LISIDOR.

Quoi ! vous quitter sitôt.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Depuis long-tems je pense

Que votre cœur est fait aux tourmens de l'absence.

LISIDOR, *vivement.*

Non !...

Mme. DE SAINT-CLAIR, *gaiement*

Eh bien, mon retour sera précipité,

Monsieur, pour ménager sa sensibilité.

(*Elle sort en lui indiquant l'appartement de Germeuil.*)

Fin du deuxième acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, LISIDOR, *disputant*.

LISIDOR.

Oui, vous avez raison ! louez la providence
D'avoir pris tant de soins de votre adolescence !
(*Avec ironie.*)
Un guerrier, un héros, sans doute peut-il voir
Sept femmes l'entourer du matin jusqu'au soir?

GERMEUIL.

Ce n'est pas trop.

LISIDOR.

Comment ?

GERMEUIL.

Toutes sont vertueuses ;
Et jamais les vertus ne sont assez nombreuses.

LISIDOR.

Vous comptez leurs vertus bien moins que leurs appas.

GERMEUIL.

Si j'avais ce bonheur, je n'en parlerais pas.

LISIDOR.

Aux femmes, en ce cas, vous êtes sûr de plaire,
Elles font consister l'honneur dans le mystère.
L'amour est innocent quand l'amour est discret,
Et ce qu'on ne sait pas n'a jamais été fait.

GERMEUIL, *avec fermeté.*

Mon oncle, respectez mes sages bienfaitrices,
Vous devez mon salut à leurs mains protectrices.

LISIDOR.

Vous voulez me piquer de générosité ?...
Voyons donc ce roman ?

GERMEUIL.

Dans ce bois écarté,
Seul, égaré, sentant ma force défaillante,
Transi de froid, tandis que la fièvre brûlante
Fait circuler ses feux dans mon sang agité,
J'implore ici les lois de l'hospitalité...

LISIDOR.

Quoi, d'un feu dévorant pour appaiser les flammes,
Vous venez demander des calmans chez les femmes!
Les médecins encore auront aigri le mal.

GERMEUIL, *vivement.*

Non...

LISIDOR.

Je les connais bien.

GERMEUIL.

Vous les connaissez mal.

LISIDOR.

Cependant je vous vois la figure pâlie;
Et vous avez au moins fait une maladie.

GERMEUIL.

Il est vrai que bientôt la fièvre redoubla,
Et de tourmens aigus, par degrés m'accabla.
Mais si vous aviez vu, dans ces momens terribles,
Près de votre neveu tous ces êtres sensibles
Prodiguer cet amour et ses soins délicats,
Qui se sentent si bien, mais ne s'expriment pas;
Mon sort, malgré mes maux, vous aurait fait envie.
La douleur consumait les restes de ma vie;
J'allais m'éteindre : alors, tremblantes pour mes jours,
Elles voulaient de l'art emprunter les secours.
A quoi bon, leur disais-je? Ah! je vous en conjure,
Laissez, laissez agir l'amitié, la nature:
Voilà mes médecins, et je ne risque rien
De m'y tenir : ceux-là ne nous font que du bien.

LISIDOR.

La belle médecine!

GERMEUIL.

Oui : les soins d'une femme,
Avec les maux du corps, soulage ceux de l'âme.
Souvent, lorsqu'Eugénie (avec un certain air
Si consolant!) m'offrait quelque breuvage amer,
Ses regards m'en faisaient oublier l'amertume.
Alors sur ses deux bras Constance avait coutume
De soulever ma tête : et de son mantelet,
La grande-mère, à long plis, chaudement me couvrait.
Bientôt, quand la sueur, inondant mon visage,
D'une crise annonçait le sinistre présage,
Justine auprès du feu promptement apprêtait

Le linge, qu'à l'instant Ursule m'apportait
En détournant les yeux. Jamais la bienséance
N'a mieux été d'accord avec la bienfaisance.

LISIDOR *ironiquement.*

Quel tableau !

GERMEUIL.

D'après lui, l'on eût peint la Douleur
Prenant ses vêtemens des mains de la Pudeur.
Ah ! les femmes, dit-on, corrompent l'innocence...
Et jusque dans leur bras j'ai trouvé la décence !

LISIDOR.

Mais vous me contez-là des prodiges !

GERMEUIL.

Mais, moi,
L'objet de tant de soins, à peine je les croi.
Tantôt, en regardant tant d'appas me sourire,
Je prenais mon bonheur pour l'effet du délire.
Tantôt j'imaginais qu'ayant perdu le jour,
J'habitais pour jamais ce bienheureux séjour,
Qu'un Prophète a peuplé de beautés immortelles.
D'abord je regrettais d'être mort auprès d'elles :
Puis, revenant à moi, saisi d'un doux transport,
Je me disais tout bas : « Non, je ne suis pas mort. »

LISIDOR.

Et laquelle aimez-vous ?

GERMEUIL *vivement.*

Toutes.

LISIDOR.

Quelle manie !

GERMEUIL.

Je brûle pour Constance, et j'adore Eugénie ;
J'aime sa mère avec la plus sincère ardeur :
Justine avec ivresse, Ursule avec langueur.
Non sans émotion j'embrasse la grande-mère :
L'une plaît, l'autre a plu, l'autre commence à plaire :
Mon cœur, ivre d'amour, d'espoir, de souvenir,
Adore le présent, le passé, l'avenir.

LISIDOR.

Mais vous extravaguez d'aimer...

GERMEUIL.

Je vous imite.

LISIDOR, *un peu ému.*

Moi ?

GERMEUIL, *insistant.*

Vous : vous chérissez quelqu'un d'un grand mérite.

SCENE II.

LISIDOR, GERMEUIL, URSULE *au fond du théâtre.*

URSULE *apercevant Lisidor et s'avançant pour le voir.*

Ah !

GERMEUIL.

Ai-je tort d'aimer, si mon oncle a raison ?

LISIDOR.

Je ne suis amoureux que de votre façon.

URSULE, *à part, reconnaissant Lisidor.*

Grand Dieu !

GERMEUIL.

De cet objet le souvenir vous touche ;
Car cent fois j'ai surpris son nom dans votre bouche.

URSULE, *à part.*

Parleraient-ils de moi ?

LISIDOR, *à Germeuil, brusquement.*

Quel nom ?

GERMEUIL, *en confidence.*

Sophie.

LISIDOR, *déconcerté.*

Erreur !

GERMEUIL, *insistant.*

Si !...

URSULE *paraissant subitement.*

Votre oncle a raison ; c'est Ursule, Monsieur.

LISIDOR, *interdit.*

Ursule !

GERMEUIL, *à Ursule.*

Aurais-je mis ce nom au lieu du vôtre.
(*Il cherche.*)
Sophie... Ursule...

URSULE.

Eh bien !

GERMEUIL, *gaiement.*

L'un n'empêche pas l'autre.

URSULE *à Lisidor.*

Infidèle ! au couvent quand tu venais me voir,
Sont-ce là les sermens que tu me fis au parloir ?

LISIDOR.

Non, pas tout-à-fait. Mais peut-on, près d'une belle,
S'en tenir au bonheur de la vie éternelle ?
Il fallait, face à face, et sans distraction,
Rester à genoux en contemplation.
Ce plaisir est sans doute un plaisir angélique ;
Mais je ne suis point né pour l'amour séraphique.
Je sais bien qu'en lisant son bonheur dans vos yeux,
L'homme avec vous se croit transporté dans les cieux :
Mais dans ces doux momens, il faudrait, pour bien faire,
Se rappeler un peu que l'on est sur la terre.
Vous avez dédaigné de vous en souvenir ;
Et d'un baiser surpris prétendant me punir,
Vous avez condamné mon amour au régime.
Privé de vos bonté, je l'ai nourri d'estime.
Il s'en trouve assez bien ; mais insensiblement
Le régime affaiblit considérablement.

GERMEUIL, *vivement.*

Vous trouvez donc au moins les femmes estimables ?

SCENE III.

LES MÊMES, Mme. DE COURTMONDE, *entrant avec curiosité, et considérant de loin Lisidor.*

LISIDOR, *répondant à Germeuil.*

Assurément..... (*A Ursule.*) sur-tout quand elles sont aimables :
(*à Germeuil.*)
Excepté beaucoup d'art et de légèreté,
Un peu de médisance, assez de vanité,
Un soupçon de caprice et de coquetterie ;
Un grain d'entêtement et deux de jalousie,
Quelques petits accès d'irritabilité,
Qu'on décore du nom de sensibilité.

Mme. DE COURTMONDE, *à part, reconnoissant Lisidor.*

Lisidor !

LISIDOR.

Excepté l'excès de leur parure,
Qui, bien loin d'embellir leurs traits, les défigure.

Mme. DE COURTMONDE, *à part.*

C'est le traitre !

LISIDOR.

Excepté leur sourire apprêté,

Leurs mines, leurs langueurs, leur migraine ; excepté
Le vuide de leurs cœurs, le néant de leurs âmes...

GERMEUIL, *impatienté.*

Excepté tout enfin...

LISIDOR, *achevant.*

J'estime assez les femmes.

Mme. DE COURTMONDE, *brusquement.*

Je pense comme vous.

LISIDOR, *effrayé.*

Ah ! grands dieux !

Mme. DE COURTMONDE.

Excepté
Leur fourberie insigne et leur duplicité,
Et leur inconséquence, et l'orgueil qui les presse
De s'avancer toujours pour reculer sans cesse ;
Excepté leur cœur froid ; excepté leur esprit
Si grand en apparence, en effet si petit,
Qu'il ne peut maitriser la beauté qu'il enchaîne,
Tandis qu'avec un fil son esclave le mène ;
Excepté leur noirceur, leur infidélité,
Leur déraisonnement, leur bassesse ; excepté
L'art de nous abuser toutes tant que nous sommes.....

LISIDOR, *gaiement.*

Excepté tout enfin.....

Mme. DE COURTMONDE.

J'estime assez les hommes.

LISIDOR.

Nous voilà quittes.

Mme. DE COURTMONDE.

Traître !

URSULE.

Infidèle !

Mme. DE COURTMONDE, *à Ursule.*

Comment...

GERMEUIL, *à part.*

Il est entre deux feux.

URSULE, *à Mad. de Courtmonde.*

L'ingrat fut mon amant.

GERMEUIL.

Sortons : en pareil cas, je crois qu'un neveu gêne.

(*Il sort.*)

Mme. DE COURTMONDE, *à Lisidor, qui cherche à s'esquiver.*

Tu n'échapperas pas aux transports de ma haine.

SCENE IV.

LISIDOR, URSULE, Mme. DE COURTMONDE, Mme. DE SAINT-CLAIR.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *à part, en entrant.*

Tout m'a réussi. *(Voyant la dispute.)* Ah!

LISIDOR, *à Ursule et à madame de Courtmonde.*

Si nous nous emportons,

Le moyen de s'entendre!

URSULE.

Eh bien, parle!

Mme. DE COURTMONDE.

Réponds!

LISIDOR.

(A part.) *(Haut à Mad. de Courtmonde.)*

Brouillons-les, il est tems. Oui, je fus infidèle.

Je vous idolâtrais, hélas! lorsqu'une belle,

Prit un malin plaisir à rompre nos liens,

Et, sortant de vos fers, m'arrêta dans les siens.

(Montrant Ursule.)

Sa beauté fit mon crime et fera mon excuse.

Mme. DE COURTMONDE, *furieuse.*

Dieux!

LISIDOR, *à part.*

Me voilà sauvé!

Mme. DE SAINT-CLAIR, *à part, gaiement.*

Le monstre!

URSULE, *à Mme. de Courmonde.*

Il vous abuse.

Mme. DE COURTMONDE, *furieuse.*

Il dit vrai.

LISIDOR, *à part, gaiement.*

Bon!

Mme. DE SAINT-CLAIR, *bas aux deux femmes.*

Il veut vous brouiller.

Mme. DE COURTMONDE.

Croyez-vous?

Mme. DE SAINT-CLAIR.

C'est le coup de maître.

Mme. DE COURTMONDE, *à Ursule, en l'embrassant.*

Oui?... la paix! unissons-nous.

LISIDOR, *les voyant venir.*

Ferme ! ne cédons pas. Pour résister aux belles
Il suffit de parler, s'il se peut, plus haut qu'elles :
Essayons.

Mme. DE COURTMONDE, *avançant.*

Traître !

URSULE.

Ingrat !

LISIDOR, *très-haut. — Voyant Mme. de Saint-Clair.*

Cruelles !..... je suis mort !
C'est un plan combiné.

URSULE *et* Mme. DE COURTMONDE.

(*Avec fureur.*)

Il faut !.....

Mme. DE SAINT-CLAIR, *s'avançant tranquillement.*

Vous avez tort.

(*Surprise de Lisidor.*)

LES DEUX FEMMES, *vivement.*

Tort !

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Tout-à-fait.

URSULE *et* Mme. DE COURTMONDE.

(*Plus irritées.*)

Comment !...

LISIDOR, *montrant Mme. de Saint-Clair.*

Ecoutez donc Madame !

Mme. DE SAINT-CLAIR, *à part, leur montrant la terre.*

(*Haut.*)

Je veux l'amener là. Je conçois qu'une femme
Suive les mouvemens de son cœur irrité,
Et fasse le procès à l'infidélité :
Sans doute il vaudrait mieux employer la clémence.
Mais si nous nous vengeons, prenons une vengeance
Qui soit digne de nous : pour punir leurs forfaits,
Accablons nos tyrans de honte et de bienfaits.

Mme. DE COURTMONDE.

Eh, qui peut se résoudre à cet effort suprême !

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Toute femme d'honneur ; vous mesdames, moi-même.

URSULE.

Ma cousine, on le voit, vous n'avez pas été
Victimes comme nous, de sa duplicité.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Bien long-tems avant vous.....

URSULE et Mme. DE COURTMONDE.

(*Avec étonnement.*)

Bon!

Mme. DE SAINT-CLAIR, *continuant.*

Il m'avait trahie!

Mais que, pour me venger, le sort m'a bien servie!
Depuis un mois, combien j'ai goûté de douceur,
En pressant le neveu mourant contre ce cœur
Que l'oncle avait blessé d'une mortelle atteinte!
Souvent, en ranimant son âme presque éteinte;
Je répétais, avec un douloureux plaisir:
» Pour toi je le fais vivre; et tu m'as fait mourir! »

LISIDOR, *à part*, *attendri.*

Ah!.....

Mme. DE SAINT-CLAIR, *à part*, *en montrant le trouble de Lisidor.*

(*Haut.*)

Voyez-vous? Laissons-là la vengeance vulgaire
Se consoler du mal par le plaisir d'en faire.
Ce plaisir n'est pas fait pour les cœurs délicats;
C'est en les obligeant qu'on punit les ingrats.
(*Lançant quelques coups d'œil à Lisidor, et observant l'impression qu'elle fait sur lui par degrés.*)
Mais on doit, quand l'instant de la vengeance approche
Voir si l'on est soi-même exempt de tout reproche.
Souvent les procédés des hommes sont affreux;
Mais n'avons-nous pas, nous, quelques torts avec eux?
S'ils ont quelques défauts, nous en avons mille autres.

LISIDOR, *avec reconnaissance.*

Madame!.....

Mme. DE SAINT-CLAIR, *appuyant.*

Trop souvent leurs torts viennent des nôtres.

URSULE, *à Mme. de Saint-Clair*, *avec reproche.*

Quoi!......

Mme. DE SAINT-CLAIR.

(*A part.*) (*Haut.*)

Laissez faire. Il est des hommes généreux,
Tendres, reconnaissans, et dignes d'être heureux.

LISIDOR.

Oui ; mais il est encor plus de femmes, peut-être,
Qui rendraient l'homme heureux, si l'homme savait l'être.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Les hommes ont un fonds de sensibilité
Inaltérable.....

LISIDOR, *ému.*

Et vous, de générosité.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec âme.*

Dans le cœur, il est vrai, par foi l'amour sommeille ;
Mais au bout de..... quinze ans encore il se réveille.

LISIDOR, *avec attendrissement.*

Hélas !.....

Mme. DE SAINT-CLAIR, *à part, aux deux femmes.*

(Haut, avec une froideur affectée.)

Voici l'instant. Je parle en général.
On prétend que le cœur de l'homme est inégal.

(Avec beaucoup d'âme.)

Moi, je le crois constant. Loin de l'objet qu'il aime
Il change. Revient-il ? il est toujours le même.

LISIDOR, *tombant à genoux.*

Oui, Sophie !

Mme. DE SAINT-CLAIR, *aux deux femmes, d'un air triomphant, en leur montrant Lisidor.*

Eh bien ?...

LISIDOR, *continuant.*

Oui !...

Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec un grand éclat de rire.*

Lisidor, levez-vous

(D'un ton accablant.)

Je ne reconnais plus un homme à mes genoux.

LISIDOR, *revenant à lui.*

Ciel !

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Votre abaissement moi-même m'humilie.

URSULE, *avec admiration.*

Voilà le superfin de la coquetterie.

Mme. DE SAINT-CLAIR *à part, gaiement.*

On peut punir l'amant quand on sauve l'ami.

(A Lisidor.)

Adieu ! nous vous laissons réfléchir.

(Elle sort avec Ursule et madame de Courtmonde.)

SCENE V.

LISIDOR, *seul.*

(Avec confusion.)

Quel oubli !......

(Avec fureur.)

Suivons-là. Vengons-nous ; apprenons-lui qu'un maître
Peut oublier qu'il l'est, mais non cesser de l'être ;
Qu'il cède à la faiblesse, et résiste à l'orgueil ;
Que je puis me venger, et que..... Mais un coup d'œil,
Un mot, un geste, un rien me confondra moi-même :
Tout, jusqu'à ma fureur, lui dira je vous aime ;
Tandis qu'autour de moi le groupe féminin
Me protégeant tout haut, me trahissant sous main,
Après m'avoir battu, pour comble de disgrâce,
Avec compassion demandera ma grâce.....
Et mon neveu..... témoin de mes égaremens,
Comparant ma conduite et mes raisonnemens.....
Comme il va s'applaudir de mon inconséquence !
Quel parti prendre ! Allons évitons sa présence....
La voir serait plus doux, la fuir est plus prudent.
Pous triompher encore, elle est là qui m'attend ;
Les yeux mourans d'amour, étincelans de gloire,
Et portant sur son front l'orgueil de la victoire.
Qu'elle doit être belle, et que..... Voyons-là..... mais
Gardons-nous bien sur-tout de la voir de trop près ;
Car, mesdames ! l'on est, je crois ! pour vous combattre,
Plus fort à trente pas que l'on ne l'est à quatre.

(A Germeuil qui entre.)

Que tout soit à l'instant prêt pour notre départ.

(Il sort.)

GERMEUIL.

Grand Dieu !

SCENE VI.

GERMEUIL, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *alarmée.*

Qu'avez-vous donc ?

GERMEUIL, *désespéré.*

Nous partons.

EUGÉNIE.

Quoi! si tard!

GERMEUIL.

Dans un moment.

EUGÉNIE.

Eh quoi! demain, à pareille heure,
Nous n'habiterons plus dans la même demeure!
Par-tout où je vous vis, mon cœur vous cherchera;
J'appellerai mon frère; il ne sera plus là.

GERMEUIL, *vivement.*

Il y sera toujours.

EUGÉNIE, *avec trouble et plaisir.*

Hélas! je le désire.

GERMEUIL.

Dites-vous bien souvent: « Notre ami ne respire
» Que pour songer à moi, pour regretter ces jours
» Trop longs pour la douleur, pour l'amitié trop courts.
» Si j'avais pu toujours soigner sa maladie,
» Mon malade eût voulu ne guérir de la vie. »

EUGÉNIE.

Me le promettez-vous?

GERMEUIL.

Oui, je vous le promets.

EUGÉNIE.

Si vous nous oubliez, que je vous en voudrais!
Pour me venger de vous, dans mon dépit extrême,
Je crois que je pourrais vous oublier vous même!

SCENE VII.

GERMEUIL, EUGÉNIE, Mme. DE SAINT-CLAIR *tenant quelques papiers en cherchant Lisidor.*

Mme. DE SAINT-CLAIR, *à part, et entrant gaiement*

Il n'est plus là.... Que vois-je!

(Elle serre les papiers, et écoute.)

GERMEUIL, *à Eugénie, avec épanchement.*

Hélas! je le sens bien,
Nous ne nous oublierons jamais!

EUGÉNIE, *de même.*

Jamais.

GERMEUIL.

Eh bien.

Pour en être plus sûrs, donnons-nous-en un gage !

EUGÉNIE.

Volontiers.

GERMEUIL.

Un baiser......

EUGÉNIE.

(Ingénuement.)

Non...... C'est pourtant dommage ;

Car rien ne me plaît tant qu'un baiser entre amis.

GERMEUIL, *la pressant.*

Quand on à le cœur pur, ce qui plaît est permis.

EUGÉNIE.

Cependant il faudrait y mettre du mystère ?

GERMEUIL.

Un peu.

EUGÉNIE.

Vous voulez donc que je trompe ma mère.

GERMEUIL, *s'éloignant.*

Oh, non !

Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec intérêt.*

Pauvres enfans !

EUGÉNIE, *lui donnant sa main à baiser.*

Tenez, voici ma main :

Pour arriver au cœur, qu'importe le chemin ?

(Tandis que Germeuil lui baise la main, elle met l'autre sur son cœur avec ivresse.)

Je vous l'avais bien dit !.....

(Vivement.)

Sortez !....

GERMEUIL.

C'est pour vous plaire

Que je vous fuis.

ENSEMBLE, *de loin.*

Adieu.

SCENE VIII.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *seule.*

Dans peu de tems j'espère

Qu'ils ne se fuiront plus. Les créanciers unis,

Après quelques débats, à la fin m'ont remis,
En les payans comptant la moitié de leurs sommes.
Mais comme il est aisé de gouverner les hommes!
Avec quelques coups d'œil, quelques mots, comme on a
Bientôt séduit, tourné toutes ces têtes-là!
Le Ministre à fléchir était plus difficile:
La vieillesse à nos lois l'a rendu peu docile.
Je n'avais qu'un moyen; c'était la vanité,
J'ai flatté son orgueil..... Un ministre flatté
Est à moitié vaincu. J'ai vu presque des larmes
S'échapper de ses yeux. Il m'a rendu les armes
(Avec satisfaction.)
Et le brevet. Combien je vais faire d'heureux!
Ma main de deux amans va donc serrer les nœuds,
Va sauver un ami. Qu'elle douce espérance!
D'un bienfait commencé le cœur jouit d'avance.
Je veux tous près de moi les fixer désormais:
Peut-on se séparer des heureux qu'on a faits!

SCENE IX.

Mme. DE SAINT-CLAIR, LISIDOR, GERMEUIL, *en habit de voyage*, CONSTANCE, EUGÉNIE, URSULE, Mme. DORVILLE, *et* Mme. DE COURTMONDE.

LISIDOR *à Mme. de Saint-Clair.*

Avant de vous quitter, je prétends vous confondre
A votre tour.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec amitié.*

Mon cœur est prêt à vous répondre.

LISIDOR *avec colère.*

Eh! que répondra-t-il?

Mme. DE SAINT-CLAIR, *tendrement.*

Que savez-vous?

LISIDOR *ému.*

Comment!....

Mme. DE SAINT-CLAIR *plus tendrement.*

Parlez!

LISIDOR *se sentant ému malgré lui.*

(A part.)
J'aurais mieux fait de partir sur-le-champ.
(Prenant Germeuil par la main.)
Recevez nos adieux.

Mme. DE SAINT-CLAIR *dissimulant sa surprise et son trouble.*

Vous partez ?..... à merveille !

(A part.) *(Haut, avec âme et coquetterie.)*

Quel contre-tems fatal ! Oui ! je vous le conseille ;
Pressez votre départ et nos derniers adieux.
Aucun objet ne doit vous fixer en ces lieux :
Vous n'en aimez aucun ; et je sens par moi-même
Qu'on ne peut vivre heureux qu'auprès de ce qu'on aime.

LISIDOR *s'éloignant.*

Ah ! traîtresse !

Mme. DE SAINT-CLAIR, *le conduisant.*

Fuyez.

LISIDOR.

N'aurais-je pas raison ?

Mme. DE SAINT-CLAIR *le regardant très-tendrement.*

Oui.

LISIDOR.

La bouche dit oui, tout le reste dit non !.....
(Revenant.)
Quel art avez-vous donc d'inspirer le contraire
De ce que vous semblez nous conseiller de faire,
Femmes !

Mme. DE SAINT-CLAIR *avec ironie.*

Mais partez-donc !

URSULE *à part, à mesdames d'Orville et de Courtmonde.*

Il ne partira pas.

Mme. DE SAINT-CLAIR,

(Avec ironie.) *(Avec tendresse.)*

Ne perdez pas de tems. Mais pourquoi sur vos pas
Emmener cet enfant ? Ménagez sa jeunesse
Et sa convalescence.

LISIDOR *avec dépit.*

Eh ! si je vous le laisse,
Qui sait quand il aura la force de partir ?
Ces lieux sont enchantés ; on ne peut en sortir.

Mme. DE SAINT-CLAIR *avec amitié.*

Eh bien, restez-y donc ! soyez de la famille.

LISIDOR *vivement.*

Quoi, vous consentiriez !......

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Germeuil aime ma fille.

GERMEUIL et EUGÉNIE.

Ciel !

LISIDOR *à part, avec joie.*

L'hymen me prépare, en cette occasion,
De la fille à la mère une transition.

(Haut, unissant le amans.)

J'y consens.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Sois heureuse, ô ma chère Eugénie !

Mme. DE COURTMONDE *à part, avec dépit.*

Bel hymen !

URSULE *à Constance, qui cherche à cacher ses larmes.*

Vous pleurez ?

CONSTANCE *s'efforçant de sourir.*

De plaisir.

LISIDOR *à madame de Saint-Clair, en lui montrant Germeuil et Eugénie.*

Mon amie,
Quel exemple !

Mme. DE SAINT-CLAIR.

A notre âge ?

LISIDOR.

Il est un peu tard ; mais
Il vaut mieux être heureux un peu tard que jamais.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *tendrement.*

Non : je m'exposerais à vos mépris, peut-être.

LISIDOR *vivement*

Jamais.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *finement.*

Vous oubliez que j'ai le malheur d'être....
Femme... Or, vous méprisez des femmes jusqu'au nom :
On peut donc vous aimer ; mais vous épouser, non.

LISIDOR *déconcerté et piqué.*

Madame....!

(Il réfléchit.)

Mme. D'ORVILLE.

C'est bien fait !

Mme. DE COURTMONDE.

L'effort est admirable.

CONSTANCE, *en soupirant.*

Il doit lui coûter cher !

URSULE.

J'en serais incapable.

LISIDOR *venant de réfléchir.*

Vous savez tout.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Quoi donc ?

LISIDOR.

Pour refuser ma main,

Mon mépris pour le sexe est un prétexte vain.

(Avec amertume.)

Dites la vérité : vous craignez, mon amie,

De partager mon sort.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Il est digne d'envie.

LISIDOR *désespéré.*

Non : j'ai perdu mes biens, mon état. . . .

Mme. DE SAINT-CLAIR, *lui présentant son brevet.*

Le voici.

LISIDOR.

Ciel !

Mme. DE SAINT-CLAIR *gaiement.*

Et vos créanciers sont rassemblés ici.

LISIDOR.

Je me sauve !

Mme. DE SAINT-CLAIR *le regardant tendrement.*

Arrêtez. Craignez-vous ma présence.

LISIDOR *confondu.*

Vous !....

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Moi : pour la moitié, j'ai payé leur créance.

Ainsi que votre honneur, vos biens sont conservés.

LISIDOR, *avec admiration.*

Dieu !

Mme. DE SAINT-CLAIR *souriant.*

Mais c'est une femme à qui vous les devez :

N'en rougissez-vous pas ?

LISIDOR.

Moi rougir, ma Sophie,

De vous devoir l'honneur, la fortune, la vie !

Non : je vais publier....

Mme. DE SAINT-CLAIR *l'arrêtant.*

Prouvez-moi qu'en effet

Les hommes mieux que nous savent faire un secret.

Le sort a condamné nos vertus au silence :

C'est au fond de nos cœurs qu'est notre récompence.